



Images des langues américaines au XVIII^e siècle 1985

L'image des langues américaines au XVIII^e siècle est avant tout une anti-image. Cela n'implique nullement que le XVIII^e siècle européen ignore les langues du Nouveau Monde ou qu'une base de données y manque. Dès la Renaissance, l'Européen découvrait l'Autre, ce qui a mené inévitablement à la découverte des langues «exotiques». Par la suite, l'esprit encyclopédique de l'époque a inspiré les grands recensements des langues du globe – à commencer par le *Monde Primitif* (1773-1782) de Court de Gébelin – qui cataloguent un certain nombre de langues de l'Amérique du Nord et du Sud. Néanmoins, l'étude de ces langues non-européennes ne figure pas au centre de la réflexion langagière des Lumières. La question est, en fait, si marginale qu'il faut repiécer, ou même bricoler, une image des langues américaines à partir de très peu de matériaux. Mais une paucité relative de données n'implique pas forcément une anti-image. Or, si le sujet des langues amérindiennes est tout à fait absent, par exemple, du grand courant de la grammaire générale, c'est parce que la théorie du langage a indirectement réussi à réduire à zéro les langues américaines du point de vue psychologique et culturel. A vrai dire, les Lumières – l'Age de Raison – les a effectivement dérationnalisées. Dans cette perspective, les discussions disparates autour de la langue huronne sont devenues en France précisément une sorte de cas paradigmatique de toutes les langues américaines, car elles illustrent les deux stratégies de cette dérationnalisation.

Par ailleurs, l'image, ou l'anti-image, des langues américaines s'explique directement en fonction de la théorie de l'homme et de la société. Cette image se dégage des grandes problématiques bien connues du bon sauvage de l'état de la nature, et du progrès; elle s'informe aussi des préjugés politiques et religieux qui ont d'abord engendré et ensuite justifié la colonisation d'une terre et la conversion d'un peuple; bref, elle s'insère dans toute la «querelle du Nouveau-Monde» qui délimite une grande partie du champ intellectuel des Lumières.

Une disjonction symptomatique de la valeur zéro des langues américaines se révèle ici: les grammairiens philosophes ne s'intéressent pas aux données des langues américaines, tandis que les «anthropologues» amérindiens n'ont pas encore une orientation ethno-linguistique. Reste aux missionnaires de fournir presque toutes les grammaires des langues américaines avant le XIX^e siècle. Les Jésuites, armés d'une formation solide en grammaire latine, et en particulier les Jésuites espagnols, reconnus pour leur attention soignée à rédiger leurs observations, ont produit de riches documentations de langues mésoaméricaines. Un rapide examen des descriptions du nahuatl, une langue uto-aztèque et la *lingua franca* de la Nouvelle Espagne, mettra en relief quelques problèmes techniques et méthodologiques que présente l'application du modèle latin à des langues de typologie radicalement différente; cet examen montrera aussi une autre face de l'image des langues américaines, cette fois-ci une face concrète et grammaticale. Par conséquent, de ce grand espace géographique situé entre la Nouvelle France (Québec) et la Nouvelle Espagne (Mexique), un espace autrefois inconnu et considéré comme essentiellement vide, se dégage en fait toute la plénitude des langues américaines.



L'image des langues du Nouveau Monde n'est pas alors sans termes positifs. C'est justement à partir des grands recensements linguistiques que l'on pourra évaluer le programme plutôt positiviste et universel de la filiation des langues du monde lancé par Court de Gébelin, par exemple, et par l'Américain Benjamin Smith Barton.

Le cas du huron

L'Ingénu du conte voltairien est peut-être le plus célèbre Huron du XVIII^e siècle. Soixante-quatre ans plus tôt, tout au début du siècle en 1703, un premier Huron, nommé Adario, apparaît en tant qu'interlocuteur du baron de Lahontan dans ses *Dialogues curieux*. Dans la vaste littérature de voyages exotiques à l'époque, les récits qui représentent les indigènes de l'Amérique septentrionale n'ont pas uniformément un Huron comme protagoniste. L'Abbé Prévost a choisi un Abaquais «Igloo» comme esclave de *Monsieur Cleveland* (1734), et J.-H. Maubert de Gouvest donne la parole à un Iroquois «Igli» dans les *Lettres Iroquoises* (1752). Mais malgré la diversité énorme des peuples américains, ou peut-être à cause de cette diversité, la tribu huronne a été singularisée et généralisée comme exemple de tous les Indiens, sans prêter parfois trop attention aux détails de la culture huronne. Les Hurons sont parmi les seuls Indiens qui méritent une mention dans l'*Encyclopédie*, et la langue huronne s'avère être la seule, que je sache, à être décrite. Mais l'*Encyclopédie* n'y consacre qu'une seule phrase: «La langue de ces sauvages est gutturale et très-pauvre, parce qu'ils n'ont connoissance que d'un très-petit nombre de choses».

La conception des Hurons et de leur langue a été transmise au XVIII^e siècle par une série de descriptions culturelles et d'études grammaticales faites au XVII^e siècle par des missionnaires français: le *Grand voyage au pays des Hurons ... avec un Dictionnaire* écrit par le récollet Gabriel Sagard-Théodat en 1623, ensuite un commentaire «De la langue des Hurons» composé par Jean de Brébreuf en 1636, et enfin une *Grammaire* du huron préparée pendant les années 1640 par P.J.M. Chaumonot. Sagard avertit le lecteur qu'il décrit «une langue sauvage, presque sans règle ... tellement imparfaite» (10), et avec une «grande instabilité de langage»; et il répète souvent les phrases «ces pauvres Sauvages Hurons» et «ces pauvres gens». Ici pauvreté culturelle va de pair avec pauvreté linguistique. Brébreuf renforce l'idée de Sagard en termes de ce qui manque à la langue et à la culture:

Toutes les lettres labiales leur manquent; c'est volontiers la cause qu'ils ont tous les lèvres ouuertes de si mauuaise grace, & qu'à peine les entend-t'on quand ils siflent, ou qu'ils parlent bas. Comme ils n'ont presque ny vertu, ny Religion, ny science aucune, ou police, aussi n'ont-ils aucuns mots simples propres à signifier tout ce qui en est. (Thwaites 1897: 116)

Cette description de la prononciation du huron a saisi l'attention de ceux qui ont travaillé avec ces textes; évidemment la prononciation est le premier niveau de contact avec une langue non-écrite. Elle est «gutturale» selon l'*Encyclopédie*; «à peine les entend-t'on» prétend Brébreuf; Court de Gébelin souligne la «prononciation rude & gutturale» (1777:313), et même Herder dans son *Abhandlung* (1770) cite le père Chaumonot qui se plaignait au sujet des Hurons de leurs «Kehl-buchstaben und ihre unaussprechlichen Accente» (557). L'Écossais Lord Monboddo (J. Burnet) utilise librement les ouvrages de Sagard-Théodat et en fait une théorie du progrès des langues en



proposant que les premières langues étaient gutturales et composées de cris. A propos des labiales du huron, Monboddo remarque que: «La Hontan says the same thing, and he adds, what indeed is a necessary consequence, that they never shut their lips in speaking; which is the case of every animal that utters only natural cries» (479-489). La langue huronne, dès que le Huron ouvre la bouche, est alors inintelligible, voire bestiale.

En ce qui concerne l'inventaire phonétique du huron, c'est-à-dire le manque de «lettres» labiales, notons que Bréboeuf a essentiellement raison. De même, il précise deux phénomènes du huron que l'on reconnaît maintenant comme les caractéristiques de toutes les langues amérindiennes: 1. l'expression de possession inaliénable et 2. l'unité structurale étroite (ou «incorporante») d'un terme composé qui produit ce qu'on appelle parfois un mot-phrase, Mais pour Bréboeuf et ses contemporains, la grammaire s'impose du *dehors* du langage. Il adhère alors à l'idée si séduisante que les structures linguistiques – c'est-à-dire grammaticale (sans règles), phonétique (manque de «labiales»), et sémantique («aucuns mots simples») – reflètent le niveau de culture, et Bréboeuf voit partout un vide: «ny vertu, ny Religion, ny science aucune, ou police.» L'idée d'absence l'emporte alors sur celle d'égalité par rapport au français, ou même sur celle de richesse, dans la catégorie du verbe, par exemple.

Au lieu d'examiner ces données linguistiques plus ou moins correctes, le XVIII^e siècle a trop facilement accepté, au contraire, l'interprétation négative de la culture et la langue huronnes et s'en est servi pour les dérationnaliser. La théorie du langage des Lumières a indirectement supporté cette dérationnalisation dans la mesure où elle n'avait pas encore élaboré le concept de relativité linguistique. L'idée du progrès a d'ailleurs une valeur quantitative: le degré de progrès atteint par une culture est mesurable en termes du nombre de connaissances exprimées dans la langue (le huron en a «un très petit nombre») et du nombre de règles qui «policent» la société. Les descriptions de la vie indienne ne laissent aucun doute que les amérindiens sont moins «policés», c'est-à-dire «évolués», que les Européens. Une synthèse rapide des éléments saillants de cette vie sauvage produit un tableau composé d'anthropophagie, d'hirsutisme, de désorganisation politique, sociale et sexuelle, et de nudité. Quand on y ajoute l'inintelligibilité linguistique, on a la description du *Id* freudien, qui est le niveau de la personnalité *sans* langage. La dérationnalisation est faite: les Indiens appartiennent à une race sous-humaine. L'équivalence *homo loquens* = *homo sapiens*, qui existe depuis les Grecs, exclut les Indiens du domaine humain. Face à toute évidence de l'existence des langues américaines, à des descriptions assez adéquates, et même à la reconnaissance de différentes familles de langues (Sagard-Théodat distingue correctement la famille iroquoise de l'algonquine), le XVIII^e siècle conclut tout de même que ces langues ne comptent vraiment pas.

En fin de compte, le problème est de situer les Indiens sur l'échelle «évolutionnaire» et de remanier un peu la définition de l'homme. Monboddo est généreux. Il admet l'humanité des Indiens, tant basse soit-elle. «I think the Pope, by his bull,» écrit-il, «decided the controversy well, when he gave it in favour of the humanity of the poor Americans» (347). Mais Monboddo, emporté par sa générosité, inclut aussi les orang-outans dans le domaine des humains.

Une variation de l'Indien-bête se trouve dans la double association de l'Indien à l'ancien Européen



et à l'enfant. Lafitau, de sa part, annonce déjà dans le titre de ses *Moeurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (1724) la direction de sa pensée, et il le fait en s'appuyant particulièrement sur des critères religieux. De cette façon, il réduit l'Indien à un enfant crédule, et si on le rend assez enfantin, on place l'Indien encore une fois à un état prélinguistique, indiqué par la force étymologique de *infantus*, le «non-parleur». L'Indien-enfant fait contraste, bien entendu, avec l'Européen, c'est-à-dire l'adulte qui possède le pouvoir de parler. Cette attitude, contrastant l'enfant-indien à l'adulte européen, est très répandue et dure jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Quant à la littérature de voyages et le thème du bon sauvage, il faut remarquer que l'Ingénu et Adario parlent une autre langue que leur langue maternelle, et avec raison: le huron est inintelligible et sans connaissances. Le fait que tous les deux s'expriment admirablement en français non seulement prouve leur intelligence, mais suggère aussi une sorte de transparence culturelle, ou au moins, le déni d'une barrière linguistique. Voilà en quoi consiste la deuxième stratégie de la dérationalisation des langues amérindiennes au XVIII^e siècle: le refus de considérer la moindre possibilité de relativité linguistique. On n'a pas l'impression que pour Adario et l'Ingénu parler français indique l'effort de passer d'une langue et culture à une autre. On ressent plutôt le passage d'un silence individuel à un monde de dialogues. Une étude récente observe que l'on rencontre dans la littérature de voyages surtout des exemples de «sauvages» dialoguant avec des «civilisés»; même lorsque le sauvage est présente dans son habitat naturel, c'est à un «civilisé» qu'il s'adresse (Pomeau 66). Les «sauvages» ne parlent pas entre eux. Ainsi, valorisant le silence de son promeneur solitaire idéal, Rousseau adopte une position identique, mais pour des raisons tout à fait différentes. «Les sauvages d'Amérique», prétend-il dans son *Essai sur l'origine des langues*, «ne parlent presque jamais hors de chez eux; chacun garde le silence dans sa cabane, il parle par signes à sa famille; et ces signes sont peu fréquents» (91). Par conséquent, les deux faces de la deuxième stratégie de dérationalisation des langues américaines éliminent en fait le besoin de ces langues; dans le cas voltairien la langue maternelle est supprimée sans difficultés linguistiques et remplacée par le français, indiquant que le sauvage est «bon» quand il garde la noblesse et la bonté de l'état de nature et assimile la langue raisonnable et raisonneuse de l'adulte civilisé; et quant à la solution rousseauiste la dignité est acquise au prix du silence.

Nahuatl, la lingua franca de la Nouvelle Espagne

Le nahuatl, la langue des grands Aztèques, a eu un sort plus heureux que le huron et nous donne un aperçu de toute l'ouverture des langues amérindiennes à la grammaire comparée et à la grammaire universelle.

Sans aucun doute, la civilisation que Cortés a trouvée en 1519 était riche en culture matérielle et connaissances scientifiques et a saisi l'admiration et l'imagination des Européens, comme l'atteste l'article «Mexico, ville de» dans l'*Encyclopédie*. Néanmoins, certaines coutumes, notamment le sacrifice humain des Aztèques et, encore une fois, le cannibalisme des Indiens dans d'autres territoires explorés par les Espagnols, ont soulevé le problème de l'humanité des Indiens dans le monde hispanophone, et dans le reste de l'Europe. La question a été décidée en faveur des In-



diens en 1537 par la bulle papale, *Sublima Deus*, à laquelle Monboddo se réfère ci-dessus. Les conséquences religieuses et politiques mises à part, l'officialisation de l'humanité de ces Indiens mésoaméricains à engendré la grande controverse de leur origine, une controverse dominée par les savants espagnols au XVI^e et au XVII^e siècles. A cet égard, on a proposé toute sorte d'origines concevables. Parmi ces theories se trouve celle des Tribus Perdues d'Israel qui s'appuie sur des «ressemblances» religieuses et un vocabulaire comparé de l'hebreu, des langues européennes et de l'aztèque, tel le mot nahuatl *teo-tl* qui veut dire «dieu». Mais cette origine, si désirable soit-elle, a finalement fourni un autre moyen de dénigrement des Indiens en les transformant en «ruines» ou en race dégénérée. Dans «la querelle du Nouveau-Monde», Kant, par exemple, s'est rangé du côté de ceux qui croient à l'infériorité de tous les aspects du Nouveau Monde (Buffon, Cornelius de Pauw). En effet, dans son *Von den verschiedenen Racen der Menschen* (1775), le philosophe allemand résume aussi les deux catégories de théories d'origine: les Américains sont «*eine noch nicht völlig eingeatete (oder halb ausgeatete) hunnische Race*» (Gerbi: 330). Ou bien les Indiens n'étaient pas encore développés, tels les Hurons, ou bien ils étaient des êtres dégénérés d'un passé illustre, tels les Aztèques provenant d'une des tribus perdues d'Israel. Leurs langues sont, respectivement, des tous premiers rudiments ou des lambeaux d'un tissu autrefois beau.

Le Jésuite Francisco Clavigero (1721-1787) était parmi les premiers à réfuter la thèse de l'infériorité de l'Amérique (Gerbi: 194) et à évaluer le nahuatl sans avoir recours au modèle latin. Etant lui-même né au Mexique, il a intimement vécu la culture et la langue mexicaines; il les a vues *de l'intérieur*. Cette intimité se reflète dans sa célèbre défense de la culture aztèque, *Storia antica del Messico* (1780), qu'il a écrite en Italie où il s'était réfugié après l'expulsion des Jésuites du Mexique en 1767. Sa perspective linguistique se forme aussi de cette «infériorité» et se manifeste dans un manuscrit, *Reglas de la lengua mexicana*, qui a été récemment découvert. Influencé bien sûr par la terminologie de la tradition latine, Clavigero a tout de même laissé le nahuatl parler «pour soi-même». Il en résulte que l'on voit ici l'émergence du concept humboldtien de *innere Sprachform* qui trouvera son expression radicale plus tard dans l'hypothèse de la relativité linguistique de Sapir-Whorf, qui s'oppose, elle, à la grammaire universelle.

Le titre de Clavigero annonce que le nahuatl est une langue réglée, et la grammaire qui suit décrit une langue de morphologie très régulière. Le plus grand problème technique – qui est le même pour les descriptions de toutes les langues «exotiques» avant le XIX^e siècle – reste celui de la transcription phonétique. Mais le nahuatl n'a jamais été considéré comme inintelligible, même par le premier des *nahuatalos* Andres de Olmos dans sa grammaire de la langue mexicaine composée en 1547. Deux cents ans plus tard, Clavigero reproduit plus ou moins les mêmes inconsistances d'orthographe que n'importe quel autre missionnaire, mais il fait scrupuleusement attention au *saltillo* («coup de glotte»), un phonème caractéristique du nahuatl, qui est ignoré dans d'autres manuscrits classiques.

Les *Reglas de la lengua mexicana* se présentent selon une méthode éminemment simple mais très difficile à appliquer à l'époque: les règles suivent les catégories grammaticalement significatives en nahuatl et pas en latin, et c'est là que se situe l'originalité de Clavigero. Il se peut que cette présentation originale dérive du but de l'ouvrage qui est d'écrire un précis grammatical pour les



débutants de la langue, ou elle dérive encore du fait que le nahuatl est une langue premièrement suffisante qui s'adapte facilement à une telle exposition. Quoi qu'il en soit, Clavigero ne commence pas ses *Reglas* avec une liste de «lettres qui manquent» au nahuatl, comme le fait Olmos: «Y las letras que les faltan son las siguientes *b, d, f, g, r, s, v* consonante» (197); et il n'organise pas son précis autour des huit parties du discours en latin, ce que l'on trouve encore une fois chez Olmos: «En esta lengua se hallan todas las partes de la oracion como en la lengua latina, conuiene a saber nombre, pronombre, verbo, participio, preposicion, aduerbio, ynterjection y conjunccion» (13).

Quand Olmos juxtapose le nahuatl au schéma préconçu du latin, il est forcé évidemment de chercher des équivalents conformes au modèle. Si une *forme* manque au nahuatl, Olmos doit, ou bien expliquer l'absence de cette forme, ou bien trouver une traduction du *sens* de la forme latine. Olmos rend compte, par exemple, du futur parfait en disant que ce temps verbal est l'équivalent du prétérit (81). Il ne dit pas que ce temps n'existe pas, et il n'envisage pas un autre moyen de présenter les particularités du complexe verbal du nahuatl. Quant à l'absence du comparatif et du superlatif, Olmos se contente des traductions qui n'ont pas de valeur *formelle* en nahuatl: «*Qualli*, bueno; *Oc achi ynic qualli*, major; *Tlapanauya inic qualli*, muy major» (65).

Clavigero, par contre, évite toutes les explications basées sur le modèle latin, mais il ne se tient pas compte explicitement de ses prédécesseurs. Il groupe ses chapitres autour de suffixes dérivationnels différents, tels *-tl, -tli, -li, -lizti, -ni, -on, -ca, -yotl, -otl, etc.*, c'est-à-dire qu'il se fonde directement sur la forme nahuatl au lieu de traduire le sens des formes latines, ce qui est, après tout, l'essence des explications structuralistes des langues amérindiennes faites pendant la première moitié du xx^e siècle. Dans la partie centrale de la grammaire, Clavigero traite les verbes par catégories sémantiques (par exemple: verbes compulsifs, applicatifs, révérenciels, itératifs, etc.), mais il faut attendre encore cent cinquante ans avant d'avoir des déclarations claires et précises au sujet de la structure particulière du nahuatl et des autres langues de la famille uto-aztèque. Sapir (1917) et Whorf (1935) étaient les premiers à ébaucher la structure du nahuatl: *CVCV + terminaison*, ou la racine *CVCV* identifie une classe d'événements – c'est-à-dire qu'elle a une qualité *verbale*, ce que Clavigero a soupçonné dans son groupement des verbes par catégorie sémantique – et non pas une classe de choses; et ils étaient les premiers à rapprocher ce *type* de structure au sémitique et au bantou.

Note sur les Tables Polyglottes

Le déclin de la priorité du modèle latin et l'avènement de la grande ère du comparatisme indo-européen ont poussé les linguistes d'orientation amérindienne à s'adresser à une importante question méthodologique et théorique qui se pose même aujourd'hui: en ce qui concerne la classification des langues, on se dispute l'importance relative des ressemblances lexicales par rapport aux ressemblances grammaticales. Avant le xix^e siècle, la classification des langues amérindiennes, c'est-à-dire le programme de la recherche d'une langue originelle, parente de toutes les langues de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, se basait exclusivement sur une comparaison de vocabulaires. Par exemple, Court de Gébelin à Paris et Benjamin Smith Barton à Philadelphie avaient



établi des tables polyglottes qui étaient censées prouver la filiation des langues euro-asiatiques aux amérindiennes; et si leurs efforts ont été ridiculisés au cours des deux derniers siècles ou, plus souvent, simplement ignorés, les travaux aujourd'hui d'un universaliste linguiste, comme Joseph Greenberg, démontrent que Court et Barton étaient sur la bonne piste. Il leur manquait tout simplement: 1) l'énorme base de données qu'exige la comparaison de langues dans une vaste étendue géographique, 2) des principes scientifiques de correspondances phonétiques, et 3) des méthodes de datation des migrations des peuples.

Selon Greenberg, la meilleure façon de déterminer une relation génétique parmi des langues est une comparaison lexicale. Les comparaisons grammaticales, quoique satisfaisantes du point de vue psychologique, ont moins de valeur, étant donné que les formes irrégulières, sur lesquelles une relation souvent s'établit, sont toujours sujettes au nivellement analogique. Donc la méthode de Barton s'avère des plus solides. «The affinities of languages», dit-il, «are not to be discovered by a superficial view of them. Extensive vocabularies should be examined and compared with labor and patience ... It is by such comparisons, that future inquirers may discover, that in all the vast countries of America there is but one language» (lxxiv-lxxv). Les linguistes amérindiens aujourd'hui affirment en fait cette vérité: toutes les langues amérindiennes se correspondent. Court et Barton ont tous les deux remarqué, par exemple, que le pronom de la première personne dans un grand nombre de langues amérindiennes est *N*, *na* ou *ne* (Court de Gébeline 1777: 315,323; 332; Barton 1798: 96-98). Greenberg (1982) confirme que la reconstruction **ne* est le pronom de la première personne dans les langues qui s'étendent de la Terre de Feu à la Terre-Neuve. Evidemment il faut avouer que la grande partie des conjectures de Court et de Barton sont plutôt fantaisistes, mais il semble que les fausses routes attestent l'extrême difficulté du projet et non pas un mauvais programme. La postulation, aujourd'hui, d'une souche pré-indo-européenne, que l'on nomme l'Euro-asiatique, confirme d'ailleurs les intuitions, sinon les détails précis, des savants du XVIII^e siècle qui ont cherché à lier les langues de ce double continent.

Toutes abstractions philosophiques et analyses grammaticales faites, il faut enfin ajouter qu'une image concrète des langues amérindiennes se dresse indubitablement autour de *Wörter und Sachen* exportés par les peuples et les cultures transatlantiques, car le Nouveau Monde a contribué à son tour à la propagation d'un nouveau monde de mots et de choses. Les langues européennes, en particulier l'espagnol, abondent maintenant de termes d'origine amérindienne tirés des domaines de la flore, de la faune, des fruits, des légumes, et des coutumes. On sait maintenant que c'est au nahuatl que l'on doit des mots courants en français au XVIII^e siècle, des mots qui transmettent toute la saveur et l'exotisme du Nouveau Monde. En effet, grâce aux Aztèques nous nous rejoyissons linguistiquement et gastronomiquement aujourd'hui de la tomate (< *tomatl*), de la cacahuète (< *tlalcacahuatl*), du cacao (< *cacauatl*) et du chocolat (< *xocoatl*).

SOURCES PRIMAIRES

ADAIR (J.), *History of the American Indians*, London, 1775.

BARTON (B.S.), *New views on the origin and tribes and nations of America*, Philadelphia, 1798; New York, Kraus Repr., 1976.

BURNET (J.), Lord MONBODDO, *Of the origin and progress of language*, Edinburgh, 1774;

New York, Garland Facsimile Publ., 1970.



- CHAUMONOT (P.J.M.), *Grammaire de la langue huronne*, 164?, dans J.K. WILKIE, «Grammar of the Huron language», *Trans. of the liter. and hist. Society of Quebec*, 2, 1831. pp. 94-198.
- CLAVIGERO, (F.X.), *Reglas de la lengua mexicana*, éd. A.J.O. Anderson d'après le ms. Mezzofanti XXII-IO, Bibl. dell'Archiginnasio, Bologne, 1761-1787? Salt Lake City. Univ. of Utah Press, 1973.
- COURT DE GEBELIN, (A.) «Essai sur les rapports des mots entre les langues du Nouveau Monde et celles de l'Ancien» dans *Recherches historiques sur le Nouveau Monde*, éd. J.B. Schérer, Paris, 1777, pp. 302-45.
- ID., *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*. Paris, 1773-82. 9 vol. *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers*, Paris, Briasson, 1751-65.
- HERDER (J.G.), *Ueber den Ursprung der Sprache*, dans *Herders Werke*, éd. H. Kurz, Leipzig et Vienne, 1770, t. IV, pp. 549-644.
- LAFITAU (J.F.), *Moeurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, 1724.
- LAHONTAN (L.A.), *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé*, 1703; ed. G. Chinard, Baltimore, Johns Hopkins Univ. Press, 1931.
- MAUBERT DE GOUVEST (J.H.), *Les lettres iroquoises*, 1752; éd. E. Balmas, Paris, Nizet, 1971. OLMOS (A.), *Arte para aprender la lengua mexicana*, 1547; éd. R. Simeon, Paris, Imprimerie Nationale, 1875.
- PAUW (C. de), *Recherches philosophiques sur les Américains*, Berlin, 1770.
- ROUSSEAU (J.J.), *Essai sur l'origine des langues*, 1781; ed. C. Porset, Bordeaux, Ducros, 1968.
- SAGARD-THEODAT (G.), *Le grand voyage du pays des Hurons ... avec un dictionnaire de la langue huronne*, 1636; Paris, Tross, 1865.
- TWAITES (R.G.), *Jesuit relations and allied documents*, 1636; Cleveland, Burrows, 1897, t. X, pp. 117-23.
- VOLTAIRE, *L'ingénu*, ed. W. Jones, Genève, Droz, 1957.

SOURCES CRITIQUES

- ANDRESEN (J.), «Langage naturel et artifice linguistique», *Condillac et les problèmes du langage*, éd. J. Sgard, 275-88. Genève: Slatkine. 1982.
- ID., «Débris et histoire dans la théorie linguistique au XVIII^e siècle», *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*, ed. S. Auroux, M. Glatigny, A. Joly, et al. Presses Universitaires de Lille, 1984.
- ID., «Les langues amérindiennes, le comparatisme et les études franco-américaines», *Amerindia* 6, numéro spécial *Pour une histoire de la linguistique amérindienne en France*, sous la responsabilité de S. Auroux et F. Queixalos. CNRS. 1984.
- ARVEILLER (R.), *Contribution à l'étude des termes de voyages en français (1505-1722)*, Paris, d'Artrey, 1963.
- AUROUX (S.) et BOES (A.), «Court de Gébelin et le comparatisme», *Histoire, épistémologie, langage*, 3/2, 1981, pp. 21-67.
- BAUDET (H.), *Paradise on earth: Some thoughts on European images of non-European man*, trad. E. Wentholt, New Haven, Yale Univ. Press., 1965.
- FRIEDERICI (G.), *Amerikanistisches Wörterbuch*, Hamburg, Cram, 1947.
- GERBI (A.), *The dispute of the New World: The history of a polemic, 1750-1900*, 1955; trad. J. Moyle, Univ. of Pittsburgh Press, 1973.
- GREENBERG (J.), *Universals of language*, Berkeley, Univ. of California Press, 1962.
- ID., «What are deep historical resemblances? Some Amerind Examples», comm. pres. au Linguistics Club de l'Univ. d'Arizona, Tucson, 1982.
- GREENBLATT (S.), «Learning to curse: Aspects of linguistic colonialism in the sixteenth century», dans *First images of America: The impact of the New World on the Old*, ed. F. Chiappelli, Berkeley, Univ. of California Press, 1976, pp. 561-80.
- HANKE (L.), «Pope Paul III and the American Indians», *Harvard theological review*, 30, 1937, pp. 65-102.
- ID., *Aristotle and the American Indians: A study in race prejudice in the modern world, 1959*; Chicago, Bloomington, 1970.
- HANZELI (V.E.), *Missionary linguistics in New France: A study of seventeenth and eighteenth century descriptions of American Indian languages*, The Hague, Mouton, 1969.
- HUDDLESTON (L.E.), *Origins of the American Indians: European concepts, 1492-1729*, Latin Amer. monographs 11, Austin, 1967.
- JAENEN (C.J.), «American views of French culture in the seventeenth century», *Canadian historical review*, 55, 1974, pp. 261-91.
- KONIG (C.), *Ueberseeische Wörter im Französischen (16.-18. Jahrhundert)*, Beiheft 91 à la *Zeitschr. für roman. Phil.*, 1939.
- LAGRASSERIE, (R. de), *Le nahuatl, langue des aztèques, conquérants du Mexique précolombien*, Paris, Libr. orientale et américaine, 1903.
- METRAUX (A.), «Les précurseurs de l'ethnologie en France du XVI^e au XVIII^e siècle», *Cahiers d'histoire mondiale*, 7, 1963, pp. 721-38.
- NEWMAN (S.), «Classical nahuatl», dans *Handbook of Middle American Indians*, t. V, éd. N. McQuown, Austin, 1967, pp. 179-201.
- POMEAU (R.), «Un 'bon sauvage' voltairien: l'ingénu», dans *Il buon selvaggio nella cultura francese ed europea del settecento*, ed. E. Balmas, Florence, Olschki, 1981.
- ROBE (S.), «Wild men and Spain's brave New World», dans *The wild man within: An image in Western thought from the Renaissance to Romanticism*, éd. E. Dudley et M. Novak, Univ. of Pittsburgh Press, 1972, pp. 39-53.
- ROELENIS (M.), «Lahontan dans l'Encyclopédie et ses suites», dans *Recherches nouvelles sur quelques écrivains des Lumières*, éd. J. Proust et al., Genève/Droz, 1972, pp. 163-92.
- SAPIR (E.), «Southern Paiute and Nahuatl: A study in Uto-Aztecan. Part II», *American anthropologist*, 17, 1917, pp. 98-120, 306-28.
- SEBEOK (T.), *Native languages of the Americas*, t. I: North Amer.; t. II: Central and South Amer., New York, Plenum Press, 1976.
- WHORF (B.), «The comparative linguistics of Uto-Aztecan», *American anthropologist*, 37, 1935, pp. 600-608.

This essay appeared in *L'homme des Lumières et la découverte de l'autre*, edited by Pierre Gosiaux and Daniel Droixhe. University of Brussels.